

voire idée, monsieur, insinuera-t-on. Elle fera l'objet d'un sérieux examen."

Si vous comptez là-dessus, mon camarade, vous êtes de la bonne année ! Il en résulte que la plupart des fonctionnaires laissent marcher les rouages selon leur mouvement habituel. C'est ce que les bons ronds de-cuir comprennent à merveille. Ceux-là n'ont garde de proposer le moindre changement au train-train habituel !

—Mais l'avancement ?

—L'avancement ? Il arrive à son heure. Le mieux, pour l'obtenir, c'est de flatter les travers des gros bonnets, de frotter le manche de ces messieurs, de dire *amen* à tout ce qu'ils font, pensent ou rêvent ; c'est aussi de ne pas vouloir passer pour plus malin qu'un autre. Concevez-vous maintenant, ô fonctionnaires imprudents, pourquoi la poussière administrative s'amoncelle sur les projet hardis que vous échafaudez et dont l'adoption aurait peut être pour résultat de troubler la quiétude olympienne des mamamouchis de votre ad... mi... nis... tra... tion ?

A. D. B.

## LE CANADA APRÈS LA CONQUÊTE

La Nouvelle-France venait de perdre sa liberté ; ses angoisses poignantes, ses terreurs, ses supplications n'avaient point trouvé d'écho dans cette France malheureuse dont le roi, l'ignoble Louis XV, avait dégradé la noblesse et la grandeur en avilissant le trône glorieux de St-Louis.

Abandonnés sur des plages lointaines, les Canadiens, au petit nombre de soixante mille, et malgré des faits héroïques et des combats victorieux, n'avaient pu résister à des agresseurs de plus en plus nombreux, de plus en plus opiniâtres. Cette lutte désespérée, qui rappelle les guerres patriotiques de l'Ancienne Grèce, fut grande et sublime ; elle sera pour notre histoire une page héroïque que nos descendants liront toujours avec orgueil, parce qu'elle leur fera connaître le courage et la noblesse de leurs aïeux, forts dans les combats où il s'agissait de défendre une liberté agonisante, généreux et désintéressés pour les intérêts de leur malheureuse patrie.

Puisant dans leur faiblesse cette force étonnante qui les a rendus immortels, les Canadiens portèrent aux Anglais envahisseurs des coups terribles ; mais, affaiblis même par leurs victoires, ils ne purent résister d'avantage à leurs redoutables ennemis, et, en 1763, ils sacrifièrent cette liberté objet de leurs amours et brisèrent avec douleur le lien sacré qui les rattachaient à la France, comme un enfant à sa mère.

Cette conquête, qu'on devrait appeler plutôt une cession, porta la plus grande joie chez les Anglais, parce qu'ils voyaient dans cette colonie nouvelle des richesses immenses qui devaient naturellement aller au profit des vainqueurs. La noblesse du pays étant retournée en France, les Canadiens trouvèrent dans les membres du clergé des défenseurs intrépides de leur foi et de leur langue.

Les Anglais, non contents de leur victoire, songèrent à arracher aux descendants des Français cette foi sublime qui les guidait dans leur voyage sur l'Océan du Temps, cette langue harmonieuse qui leur rappelait la France toujours aimée malgré ses torts, mais Dieu veillait aux intérêts de ce peuple qu'il a pris sous sa protection ; il suscita parmi nous des hommes animés du patriotisme le plus pur, remplis du zèle le plus ardent pour la défense de leur patrie outragée. Doués d'une parole éloquent, ces illustres orateurs défendirent au Parlement nos droits méconnus, et confondirent les anglicateurs.

Loin de s'associer aux espérances légitimes des Canadiens, et de grandir ainsi leur autorité, les Anglais se plurent à écraser les vaincus de leur mépris et à les poursuivre de leur haine ; alors le petit peuple qui portait dans ses fastes les noms glorieux de Carillon et de Ste Foye frémit d'indignation.

Par la voix puissante de ses orateurs, il demanda au gouverneur Craig et au Parlement de 1810, des écoles catholiques, la conservation assurée de leurs lois, de leur langue et de leurs institutions,

des encouragements mérités pour leur industrie, enfin une égale justice pour tout le monde.

La voix de toute une nation est toujours entendue ; si les hommes ne l'écoutent pas, elle va frapper le cœur de Dieu, et ce peuple n'a rien à craindre quand sa cause est entre les mains du Créateur de toutes choses.

Les Bourdages, les Papineau, les Borgia, les Bédard, s'élevèrent avec la plus noble et la plus grande indignation contre une semblable tyrannie, une si noire trahison des engagements solennels contractés par les vainqueurs, lors de la session.

Les Anglais, en face de ces nobles défenseurs, doués de tant d'énergie et d'intrépidité, rongèrent avec rage le frein de leur haine, et furent obligés de céder aux justes exigences de leur patriotisme si pur et si grand.

Le gouverneur Prévost succédant à Craig dont l'administration despotique a été surnommée la Terreur, s'attacha à calmer les esprits, excités alors par tant de molestations et d'injustices.

Nommant M. Bédard, juge aux Trois-Rivières, et M. Bourdages, colonel de milices, il sut s'attirer ainsi la sympathie des Canadiens. Certes, en ce temps plus que dans tout autre le gouvernement anglais avait besoin des vaincus de 1763 pour défendre la colonie contre les Américains qui commençaient à couvrir le Haut-Canada de leurs armées.

Nous savons que nos aïeux, dans cette guerre de 1812, où il leur était si facile de s'unir aux Américains, et de détruire ainsi à tout jamais la puissance anglaise en Amérique, furent les premiers à voler à la défense du Canada contre les ennemis d'Albion.

Le seul nom de Châteauguay, ce combat mémorable qui rappelle celui des Thermopyles, où le valeureux Léonidas et ses trois cents braves spartiates moururent tous ensemble pour sauver leur patrie menacée, suffit pour immortaliser cette loyauté que les Canadiens, malgré des persécutions nombreuses, ont toujours possédée depuis le traité honteux de Paris, qui donnait à l'Angleterre, la plus belle des colonies françaises.

Pierre Bédard

## POÉSIE DU LANGAGE

M. Charles Hallock s'est donné le luxe de la pêche au saumon à la rivière Jacques-Cartier, près Québec, et il fait une description des localités qu'il a vues en cette occasion. Son livre intitulé *The Fishing Tourist Angler's Guide* a paru en 1873 à New-York. Il vient de me tomber sous la main et il a failli me faire tomber les bras !

A la page 162, Hallock interpelle un Canadien Français qui l'accompagne :

—Pierre !

—Messieur.

—Jusqu'on a le camp en haut ?

—No understand.

—I say, how far—O ! pshaw !—quelle distance a le camp !

—Me tink about four mile mebbly.

—Comment longtemps pensez-vous à faire le voyage ?

—Comment ?

—No comprenez ?

—Non monsieur.

—Sshaw ! these Frenchmen can't speak their own language. You see they only speak a sort of *pa tois*. Let me see : combien de temps—that's it—how long à faire le voyage ? How much time—go up—eh ?

—Oh ! two hours I suppose.

—Ah ! well... I say, Pierre, bon place à péché, ici ?—à prendre poisson ?

—Oui, poisson, good place—catch fish.

—Then let's hold on ; arret-la ! Voila le roche, l'autre côté—then—tenez.

Pierre holds the canoe in mild stream and we cast our flies in the eddies....

—Pierre ! eh ! bien, montez—no—go down

stream—go—confound it ! comment l'appellez—descendez.

—Oui, monsieur—all right.

—Look out then—prenez garde ! blague ! sacre ! you've crossed my line. I say, Pierre, clear that line, will you ? Tirez-vous mon ligne s'il vous plait, then, bon.

La pêche finie, les deux hommes dressent le camp mangent un bon souper et se couchent près du feu. A une heure du matin, M. Hallock se réveille transi par le froid.

—Halloa, then, you Frenchman. Réveillez-vous. Pourquoi permettez-vous le feu sortir ? Wake up and make a fire.

—Ah ! Grand Dieu pardon gentleman ! Le feu il a mort ! I shall make one leetle blaze tout de suit.

Qu'on est donc fier d'être Français quand on rencontre ce langage !

CHARLES AMEAU.

## LE NAUFRAGE DU "CHAMEAU"

Presque tous les historiens qui ont suivi Garneau ne se sont pas assez mis en garde contre les erreurs que renferme son *Histoire du Canada*, la meilleure que nous ayons pourtant. Il est vrai que ces erreurs, le plus souvent, sont d'une importance très secondaire, mais il ne faut pas oublier que l'on est toujours porté—l'esprit humain est ainsi fait—à juger un ouvrage non pas par les beautés qu'il renferme mais par ses défauts quel-ques minimes qu'ils soient.

Balmès qui, en matière historique, fait autorité, dit qu'avant d'adopter l'application d'un historien sur un fait quelconque il est toujours bon de consulter un historien contemporain du fait, de l'homme ou de l'époque que l'on veut étudier. Si ce précepte avait toujours été observé par nos historiens canadiens, ils se seraient épargnés bien des opinions hasardées.

J'illustre le précepte de Balmès d'un exemple. Tous ceux qui ont lu l'histoire de notre pays, au moins dans l'abrégé de Laverdière, savent que le 25 août 1725, le vaisseau du roi, *Le Chameau*, périt corps et bien sur l'île du Cap-Breton. Garneau (*Histoire du Canada*, première édition, tome II, page 369), attribue ce naufrage à une horrible tempête qui l'aurait surpris à la hauteur de Louisbourg. Et les historiens qui viennent après lui, à l'exception du prudent Ferland qui, en occurrence discutable, a toujours la sagesse de ne pas se prononcer, suivent son opinion et attribuent le naufrage du *Chameau* à une tempête.

Cependant je ne crois pas, qu'à l'exception de Garneau, ils puissent appuyer leur dire sur une autorité quelconque. Au contraire, Charlevoix, historien contemporain, dit positivement que ce naufrage eut lieu par l'imprévoyance du pilote.

« En 1725, dit-il dans son *journal*, le même Chaviteau se trompa dans son estime d'une manière bien plus funeste. Il était encore pilote du roi sur le *Chameau* et ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit du 25 d'août ce navire se brisa sur un rocher, près de Louisbourg, dans l'île Royale, et personne ne se sauva. On trouva sur les journaux des pilotes qu'ils s'en croyaient encore à 70 lieues. »

Et combien d'erreurs encore déparent l'ouvrage de Garneau qui, pourtant, était si particulier pour ces détails, mais notre histoire, comme celle de tous les autres peuples d'ailleurs, est accompagnée de tant de circonstances, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, que l'on ne se trompe en quelque-une.

Pierre Georges Roy

S'il y a toujours des vieillards qui finissent et qui regrettent, il y a toujours des jeunes gens qui commencent et qui espèrent.